

Caroline Jacot-Grapa, *Dans le vif du sujet.*  
*Diderot, corps et âme*  
Paris, Classiques Garnier, coll. « L'Europe des Lumières »,  
2009, 504 p.

Geneviève Boucher  
Université d'Ottawa

Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que l'anatomie et la physiologie font des poussées déterminantes, en quoi la prise en compte du corps s'avère-t-elle indispensable pour penser la conscience et la connaissance de soi? C'est à cette question que tente de répondre Caroline Jacot-Grapa dans son ouvrage intitulé *Dans le vif du sujet*. Prenant au sérieux le matérialisme de Diderot, elle se propose de suivre les méandres de la subjectivité dans son œuvre à travers une pensée du corps.

L'originalité de sa démarche consiste justement à penser ensemble l'âme et le corps afin de cerner ce que les hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle commencent à concevoir comme une « anatomie de l'âme » (p. 13). Dans la deuxième moitié du siècle, l'idée d'une pensée pure, désincarnée, semble de plus en plus improbable : l'homme se définit par son existence dans le monde et par son expérience empirique. C'est désormais par le corps, nouveau siège de la pensée et de la conscience, que s'effectue la connaissance de soi.

Jacot-Grapa fait dialoguer les œuvres de Diderot (littéraires ou non) avec d'autres discours de l'époque (traités médicaux, ouvrages philosophiques, prose d'idées, romans, autobiographies, etc.). Mais c'est avec des outils « littéraires » et, plus précisément, par l'analyse des réseaux métaphoriques que l'auteure aborde l'ensemble de ces textes en apparence hétéroclites. Attentive à la lettre, elle part de l'idée selon laquelle la métaphore revêt une dimension heuristique et permet, de ce fait, de penser les glissements conceptuels et les changements cognitifs. C'est ainsi dans les détails de l'écriture, dans les inflexions lexicales et métaphoriques qu'elle suit la réflexion philosophique de Diderot et qu'elle retrace l'émergence d'idées nouvelles. On reconnaît en arrière-plan quelques-uns des postulats de la *French Theory* et de la critique poststructuraliste (rupture des binarismes, influence de la psychanalyse, primauté du sens figuré sur le sens propre, etc.), approche qui s'avère des plus fertiles pour l'étude de Diderot et qui a le mérite de jeter un éclairage neuf sur ces textes dont les approches traditionnelles semblaient avoir fait le tour.

Dans une première partie intitulée « Arguments matérialistes », l'auteure présente le contexte métaphysique

dans lequel évolue Diderot en retraçant la désaffection progressive de la pensée métaphysique et, corrélativement, la « corporalisation » de la philosophie. Elle fait ainsi l'histoire des rapports âme-corps dans le discours philosophique à partir de 1750 (et même un peu avant) en passant en revue les idées de La Mettrie, Condillac, Charles Bonnet, d'Alembert, Rousseau, Voltaire, d'Holbac, sans oublier le trio empiriste anglais, Bacon, Newton et Locke. Le *cogito* cartésien, qui définit la conscience en faisant l'économie du corps, est renversé : c'est désormais dans l'évidence du corps qu'est ancrée la pensée, une pensée qui ne se laisse plus saisir en dehors de « cette vie corporelle qui est la condition du rapport au monde et aux autres » (p. 45). Non seulement les recherches scientifiques du XVIII<sup>e</sup> siècle prennent une orientation éminemment empirique, mais la métaphysique cède le pas à la physique, à l'anatomie et à la physiologie (p. 64) : « tout ce qui ressortit au sentir, et que l'on désignait auparavant comme des fonctions de l'âme, est désormais analysé sur un plan physiologique » (p. 65). Ce mouvement atteint son apogée avec le matérialisme qui consacre la matérialité, voire la corporalité, de l'esprit.

La deuxième partie, intitulée « Figures anatomiques », passe en revue les métaphores contenues dans les textes afin de constituer un vaste « réseau d'images anatomiques de la connaissance de soi-même » (p. 37). Dans la nouvelle rhétorique de l'intériorité, le rapport à soi est pensé à travers des métaphores telles que l'autopsie, la dissection, le corps-instrument, la toile d'araignée, ou par le biais de procédés comme l'expérimentation fictive, qui permet à l'imagination de suppléer aux limites des protocoles scientifiques (p. 262). Dans cette partie, les images à travers lesquelles Diderot aborde l'intériorité sont mises en parallèle avec celles que l'on trouve

chez Montaigne (*Essais*, livre II, chapitre 6) et chez Rousseau (*Confessions*). Ces textes, qui sont analysés finement par l'auteure, agissent comme des contrepoints permettant de faire ressortir l'ancrage métaphorique de la pensée de Diderot tout autant que son originalité.

« La Nuit de l'individu », troisième et dernière partie, s'intéresse aux phénomènes d'absence à soi à travers des motifs tels que le double, le rêve et le sommeil, qui mettent en scène des « événements aliénants, où la conscience est altérée, où tout se passe comme si un autre prenait alors la place du soi » (p. 358). Ce phénomène prend racine dans la pédagogie des Lumières et dans une croyance profonde voulant que ce soit par la pluralité, par la confrontation de multiples points de vue que se découvre la vérité. C'est ce que tentera de faire l'*Encyclopédie* en confiant l'édification du savoir à des centaines de spécialistes; c'est aussi, dans un autre registre, ce que feront quelques années plus tard les premiers romantiques de l'*Athenæum* en philosophant de façon communautaire. Mais Diderot va au-delà de cette démarche pédagogique : chez lui, la pluralité touche intimement le sujet, elle l'atomise. C'est à ce phénomène que s'intéresse Caroline Jacot-Grapa. Elle explore différents phénomènes de brouillage impliquant un renoncement à la notion d'individu : interpénétration du moi et de l'autre, intuition d'un « in-su » ou d'un « inconscient », dépersonnalisation, décentrement de la parole, etc. La surabondance de ces cas de figure montre bien que chez Diderot, le rapport à soi n'est ni simple ni limpide, et ce, malgré l'évidence relative du corps : l'unicité du moi est sans cesse mise en doute, de telle sorte que le sujet est menacé de dissolution. Les dernières analyses de l'ouvrage, consacrées à *Jacques le fataliste*, donnent à voir un sujet qui,

ontologiquement et corporellement, n'est pas intrinsèquement séparé de l'autre. Si plusieurs philosophes des Lumières — Rousseau au premier rang — reconnaissent la nécessité pour chaque individu de se former une parole qui lui soit propre, Diderot remet en question l'unité d'un moi qui s'affirmerait dans une parole unique. Dans *Jacques le fataliste*, la parole n'est jamais pleinement incarnée par un individu : elle est envahie par la parole des autres, que le sujet ne fait que relayer, devenant ainsi un moi ventriloque. Les multiples redites, répétitions, redoublements et renvois ont comme effet de décentrer les instances d'énonciation et de provoquer, par l'aliénation de soi, une « aliénation généralisée du sens » (p. 439).

Cette dissolution ne se fait pas seulement ressentir sur le plan psychique : elle est inséparable d'un rapport à la corporalité. La physionomie matérialiste pense l'homme non pas comme une instance irréductible, indivisible (sens auquel renvoie l'étymologie du mot « individu »), mais comme une simple maille dans la grande chaîne des êtres (p. 458). C'est aussi par le biais du corps que s'introduit l'altération, la différence de soi à soi. Ainsi, bien que le matérialisme critique le dualisme âme-corps, il ne le remplace pas par une entité homogène : le « champ de l'hétérogénéité » est simplement déplacé, de telle sorte que « le clivage n'est plus entre le corps et l'âme, il s'insinue dans le vif du sujet » (p. 464).

C'est là le principal enseignement que l'on peut tirer de cet ouvrage : le triomphe de l'individu et l'évidence de la singularité que l'on accole spontanément à la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle se doivent d'être repensés ou, à tout le moins, nuancés. Diderot, en tout cas, ne cadre pas dans le tableau

général d'un isolement progressif de l'individu. En abordant la question du sujet en des termes modernes (opacité et pluralité du moi, interpénétration du moi et de l'autre, etc.), son œuvre complexifie la donne et invalide tout type de rapport simplifié de soi à soi.

L'une des grandes forces de l'ouvrage est de faire émerger cette spécificité de la philosophie de Diderot à partir d'une analyse proprement littéraire (formelle, stylistique, lexicographique, tropologique), bref, de dégager les tensions conceptuelles à travers une lecture attentive à la lettre. Ces analyses approfondies sont éclairées par une contextualisation rigoureuse. Mobilisant un riche arsenal documentaire, l'auteure fait chaque fois la genèse des idées, des concepts et des représentations qui servent de pivots à sa réflexion et elle analyse leur résonance dans des œuvres et des discours appartenant à divers champs du savoir. Mais c'est là une arme à double tranchant : l'auteure mobilise une série de textes étrangers à son corpus principal, qu'elle analyse parfois assez longuement, jusqu'à faire perdre le fil de son argumentaire. Sa démonstration se déploie par ajout successif de strates analytiques et de digressions, mais elle ne renoue pas toujours efficacement avec son propos, ce qui, à l'occasion, donne à l'ouvrage un aspect décousu.

En outre, l'histoire conceptuelle esquissée par l'auteure, toute riche qu'elle soit, est paradoxalement coupée de l'Histoire : elle est abordée à travers une succession de discours, mais jamais à travers une succession de temporalités ou d'*époques*. L'ancrage empirique, qui oriente l'ensemble de l'ouvrage, se voit dissocié de tout ancrage temporel, qui permettrait pourtant d'évaluer l'inflexion des concepts

philosophiques à la lumière des structures historiques et sociales qui les ont vus naître. Un oubli bibliographique est particulièrement significatif de cette déshistoricisation : à aucun moment (pas même en bibliographie) l'auteure ne cite *Le Corps de l'histoire* d'Antoine de Baecque, qui porte pourtant sur des enjeux connexes (la pensée métaphorique du corps dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle), mais dans la perspective de l'histoire des représentations<sup>1</sup>. Autre remarque au chapitre des oublis bibliographiques : à aucun moment il n'est question de Lavater et de la physiognomonie, ce qui est tout de même surprenant pour un ouvrage qui tente de penser l'articulation âme-corps au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Mais ces quelques réserves n'enlèvent rien à l'intérêt et à la qualité générale de cet ouvrage qui est écrit dans une langue riche et imagée (mais pas toujours limpide) et qui présente des réflexions aussi stimulantes que neuves. Surtout, les questions qui y sont abordées viennent combler un vide tant dans les études diderotiennes que dans celles touchant l'articulation de la science, de la philosophie et de la littérature au siècle des Lumières.

---

<sup>1</sup> Antoine de Baecque, *Le Corps de l'histoire. Métaphores et politique* (1770-1800), Paris, Calmann-Lévy, 1993.

<sup>2</sup> Johann Caspard Lavater, *L'Art de connaître les hommes par la physionomie*, Paris, Prudhomme, 1807-1810 [1775-1778].